

NOTICES
DES
PRINCIPAUX MANUSCRITS
DES ANCIENS BRETONS,

AVEC FAC-SIMILE,

LUES A L'INSTITUT (SÉANCES DES 2 ET 30 NOVEMBRE 1855 .

PAR TH. HERSART DE LA VILLEMARQUÉ,

M. C. DE L'ACADÉMIE DE BERLIN.



PARIS.
IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LVI.

EXTRAIT

DES ARCHIVES DES MISSIONS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES,

PUBLIÉES SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES.

NOTICES
DES
PRINCIPAUX MANUSCRITS
DES ANCIENS BRETONS,

AVEC FAC-SIMILE,

LUES A L'INSTITUT (SÉANCES DES 2 ET 30 NOVEMBRE 1855),

PAR TH. HERSART DE LA VILLEMARQUÉ,

M. C. DE L'ACADÉMIE DE BERLIN.



PARIS.
IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LVI.

NOTICES

DES

PRINCIPAUX MANUSCRITS DES ANCIENS BRETONS.

Après les recherches sur les origines de notre langue nationale, il n'est pas sans intérêt de recueillir les monuments des idiomes qui passent pour représenter le mieux notre ancienne langue indigène, celtique ou gauloise.

Faire connaître ceux de ces monuments existants en Angleterre qui sont le patrimoine légitime d'une portion de nos compatriotes, comme l'a remarqué M. Ampère; les ranger par ordre de date, décrire les manuscrits où ils se trouvent, en donner quelques *fac-simile*, et, quand il y aura lieu, apprécier le travail des éditeurs, voilà l'objet que je me propose.

Si je ne me trompe, les documents que je vais passer en revue, non-seulement forment la base de la philologie celto-bretonne, dans ses trois branches (armoricaine, galloise et cornique), mais encore ils sont nécessaires à l'étude du groupe entier des dialectes celtiques, y compris l'irlandais et le gaëlic, et fournissent des éléments indispensables pour les comparer entre eux et avec les autres langues indo-européennes, à commencer par le français.

Je les divise en deux catégories :

1° Ceux qui se rapportent, soit au temps des émigrations et de l'établissement des Bretons insulaires dans la Gaule armoricaine, soit aux siècles suivants, du sixième au douzième, période où des écrivains dignes de foi et témoins des faits nous représentent les colonisateurs et la mère patrie ne formant qu'un même peuple et parlant une même langue qu'ils nomment en latin *lingua britannica* ¹.

2° Ceux qui regardent le moyen âge (les XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles), où les relations entre les Bretons de France et les Bretons d'Angleterre devenant de plus en plus rares, et finissant

¹ « *Unius linguæ et unius nationis, quamvis dividerentur spatio terrarum.* » (*Synod. Landav. ad. ann. 560.* Labbe, *Concil. t. V, c. 830.*) — Cf. *Acta sancti Maglori* (Bolland. 24 octob.); D. Bouquet. ad. ann. 786 t. V, p. 240; et mon *Essai sur l'histoire de la langue bretonne*, p. xxxvi.

par s'interrompre peu à peu, leur langue se divisa en trois dialectes : l'un qui conserva son vieux nom de famille, et se parle encore dans nos départements du Finistère, des Côtes-du-Nord et du Morbihan; l'autre qui prit le nom de *gallois* et est d'usage dans le pays de Galles; le dernier, qu'on a parlé jusqu'à la fin du xviii^e siècle dans le comté de Cornwall, mais qui n'existe plus qu'écrit¹.

A la première catégorie appartiennent :

1^o Deux textes, conservés à la bibliothèque de l'université de Cambridge, dans une copie du poème de *Juvencus*;

2^o Un manuscrit d'Oxford, bibliothèque Bodléienne, portant le n^o xxxi, et intitulé : *Codex distinctus*, contenant une partie de la grammaire d'Euty chius, et de l'*Art d'aimer* d'Ovide, avec des gloses bretonnes;

3^o Un manuscrit de Lichfield, bibliothèque de la Cathédrale, connu sous le nom de *Livre de saint Chad*, qui renferme des actes de donation en langue bretonne, faites à l'église de Landaff;

4^o Un vocabulaire latin-breton, de la bibliothèque Bodléienne, n^o 572.

Pour la seconde catégorie, nous avons, entre autres monuments importants :

1^o Le manuscrit du Musée britannique de Londres, bibliothèque Cottonnienne, contenant le *Vocabularium latino-cambrium*, ou les *Vocabula britannica*;

2^o Le *Livre noir de Chirk*, manuscrit de la bibliothèque de sir Robert Vaughan, baronnet du Merionethshire, qui contient une copie des lois galloises d'Howel-le-Bon, chef cambrien du x^e siècle;

3^o Le *Livre noir de Caermarthen*, de la même bibliothèque, choix des poésies de plusieurs bardes bretons insulaires qui ont vécu depuis le vi^e siècle jusqu'à la fin du xii^e;

4^o Un recueil de chroniques historiques ou fabuleuses appartenant à la bibliothèque Cottonnienne, intitulé : *Livre des Bruts*;

5^o Le *Livre rouge*, du collège de Jésus, à Oxford, où l'on

¹ Vers le milieu du xii^e siècle, Guillaume de Malmesbury signalait déjà une légère différence entre la langue des Bretons-Armoricains et des Bretons-Cambriens : *lingua nonnihil a nostris Britonibus degeneres* (Ed. Savile, p. 7.). Giraud de Barry disait des Cornouaillais et des Armoricains : *Britonum lingua utuntur fere persimili*; et de leur dialecte : *Magis ANTIQUO linguae britannicae idiomati appropriata*. Pour les Gallois, il ajoutait : « *Cambri tamen propter originem et convenientiam in MULTIS adhuc et FERRE CUNCTIS intelligibili.* » (*Cambriae descriptio*, c. vi.)

trouve, à la suite des mêmes chroniques, un recueil des poèmes des bardes gallois du moyen âge et des temps antérieurs, des contes populaires chevaleresques, des romans, une grammaire, etc.;

6° Le manuscrit qui a pour titre : *Livre de Landevi-brevi*, appartenant à la même bibliothèque, dont la pièce capitale est une traduction de l'*Elucidarium* attribué à saint Anselme;

7° Différents *Mystères* en langue cornique, de la bibliothèque Bodléienne.

En rangeant parmi les monuments du second âge de la langue des anciens Bretons des ouvrages qui appartiennent au premier par la date de leur composition, tels qu'un grand nombre des poèmes contenus dans le *Livre de Caermarthen*, et le *Livre rouge*; les *Vocabula britannica*, les *Lois d'Howel-le-Bon*, etc., je me suis écarté de l'usage reçu jusqu'ici; mais la critique m'en faisait un devoir. Ces ouvrages ne nous sont point parvenus écrits avec leur orthographe primitive, essentiellement différente de l'orthographe qu'on leur a imposée vers le *xn^e* siècle dans le pays de Galles: ils sont aux textes originaux, à peu près comme les éditions modernes des auteurs classiques grecs, latins et français, aux copies contemporaines de ces auteurs; ils offrent même une différence encore plus grande, car le procédé employé à l'égard des classiques a seulement masqué certaines racines, tandis que le nouveau système d'orthographe galloise, avec ses suppressions sans nombre et changements ou redoublements de lettres, a bien défiguré les mots. Quand les textes auront été rétablis sous leur forme première, soit scientifiquement, d'après les modèles qui nous restent, soit, ce qui vaudrait encore mieux, d'après des manuscrits qu'il ne faut pas désespérer de retrouver, on pourra leur rendre la place qui leur convient dans le premier âge de la langue bretonne¹.

I.

MANUSCRITS BRETONS ANCIENS.

En attendant la restauration dont je viens de parler, examinons les textes qui, par les caractères de l'écriture, de l'orthographe et

¹ J'ai fait, dans mon édition des *Bardes bretons du *vi^e* siècle* (1850) une tentative de ce genre qui a eu des imitateurs, et l'approbation de l'illustre J. Grimm.

du style, sont antérieurs au XII^e siècle, et commençons par la poésie : les meilleurs critiques recommandent les documents en vers comme les plus importants à étudier, « la versification contribuant mieux que la prose à nous transmettre la prononciation, la manière d'écrire les mots, la construction ¹. »

1^o LE MANUSCRIT DE JUVENCUS DE CAMBRIDGE.

La bibliothèque de l'université de Cambridge possède un volume en parchemin de couleur jaunâtre, du format in-folio, ayant vingt-sept centimètres de long sur vingt de large; il contient cinquante-deux feuillets et porte, avec le n^o 1232, la marque F. F. IV. 42; il n'a point de titre, mais il est aisé d'y reconnaître une copie de la paraphrase des Évangiles, œuvre du poète latin Juvencus. L'écriture est saxonne, et paraît, aux juges les plus compétents, notamment à M. Henri Coxe, antérieure à l'an 700. Au haut des pages 48, 49 et 50, on trouve trois lignes en caractères irlandais, mais infiniment plus menus que ceux du texte latin, et qui semblent du commencement du IX^e siècle à l'autorité grave que je viens de citer. La première de ces lignes est précédée des deux mots *Hen vrythonæg*, c'est-à-dire « [Ceci est] de l'ancien breton. » Je crois reconnaître dans cette note l'écriture du savant antiquaire gallois Edward Lhuyd, auteur de la découverte du texte en question. Il est le premier qui l'ait signalé à l'attention des hommes studieux, et l'a imprimé en 1707, dans son grand ouvrage, l'*Archæologia britannica*, page 221, sous le n^o 5, intitulé *Some welsh words omitted in Doctor's Davies dictionary*. Mais, comme s'il avait voulu garder sa découverte pour ses compatriotes, non-seulement il ne traduit point le texte, mais encore il l'accompagne de considérations écrites en gallois. Quoi qu'il en soit, voici, pour ceux qui ignorent cette langue, une traduction des paroles du trop mystérieux antiquaire :

« A la vieille langue bretonne du nord de cette île, au pays où est aujourd'hui le royaume d'Écosse, appartient le texte breton suivant. Je l'ai trouvé en tête d'une page d'un ancien livre latin sur vélin écrit il y a environ mille ans (c'est-à-dire au VII^e siècle), et dont l'écriture est irlandaise... C'est le texte breton le plus vieux et le plus étrange que j'aie lu jusqu'ici. Quoiqu'il ne soit pas tou-

¹ M. Victor le Clerc.

jours intelligible, il m'a paru digne d'être publié pour donner un peu de joie aux hommes instruits dans notre ancien langage kymrique. »

Après l'avoir reproduit tel qu'il est dans le manuscrit, c'est-à-dire comme de la prose, l'antiquaire gallois ajoute : « Ainsi l'ai-je trouvé écrit, mais on y reconnaît trois couplets d'un genre de poésie usité chez les Cambriens d'autrefois, et appelé *Triban milur* ou *chant de guerrier*. » Et divisant régulièrement les vers, il essaye de rétablir le texte primitif d'après le système d'orthographe employé par les Gallois modernes, de manière à reproduire trois strophes, chacune de trois vers monorimes, dans le genre des tercets de Dante.

Un siècle après la mort de Lhuyd, en 1802, à propos des variations de l'orthographe cambrienne, le grammairien gallois Owen Pughes, s'appuyant sur l'autorité du manuscrit de Cambridge, réimprimait la première strophe telle que l'a citée Lhuyd, avec la forme moderne en regard¹; et, en 1832, la seconde strophe, qu'il rajeunissait et essayait de traduire².

Dernièrement enfin, M. Zeuss a cité le manuscrit de Cambridge; mais comme il ne l'a point eu entre les mains, et que l'ouvrage même de Lhuyd, devenu très-rare, paraît ne pas lui avoir passé sous les yeux, il se borne à reproduire, d'après Owen, trois vers seulement de la pièce bretonne en faisant remarquer que « ces trois vers appartiennent, et par l'orthographe et par les formes grammaticales, au premier âge de la langue cambrienne, *primam linguæ cambricæ ætatem scripture et formis grammaticalibus prædentes*³. Leur importance ne pouvait lui échapper; il est fâcheux qu'il n'ait pas connu les autres et ne les ait pas tous traduits. Pour en juger par mes propres yeux, je suis allé à Cambridge, et gracieusement secondé par le vice-chancelier, M. Edwyn Guest, par le docteur Powel, conservateur à la bibliothèque de l'université, et le révérend H. R. Luard, chargé du catalogue des bibliothèques de la ville, j'ai pu retrouver le précieux texte breton.

La copie qu'en a prise Lhuyd, et sur laquelle on a imprimé, est peu exacte, j'en ai acquis la preuve, et elle avait besoin d'être comparée avec l'original; mais il ne s'est pas exagéré l'importance

¹ *A welsh grammar*, p. 9.

² *A dictionary of the welsh language*, t. I, p. 346.

³ *Grammatica celtica*, t. II, p. 946.

de la pièce; c'est bien le chant d'un guerrier, quoique d'un guerrier malheureux; dans l'isolement et l'insomnie, il pleure sa ruine :

« Ni repos pour moi, ni sommeil, cette nuit; ma maison n'est plus grande : plus que moi est mon serviteur; plus de chaudière!

« Plus de chansons, plus de rires, plus de baisers, cette nuit, comme lorsque je buvais l'hydromel fortifiant; plus que moi est mon serviteur; plus de coupe!

« Plus aucune joie pour moi, cette nuit; mon auxiliaire est découragé; personne ne me secourt dans ma détresse¹! »

Quelle est la date de ces vers? A ne tenir pour certaine que celle de l'écriture, dont le *fac-simile* prouve assez l'antiquité², ils seraient au moins de la fin du VIII^e siècle ou du commencement du IX^e; mais il est très-vraisemblable que leur rédaction remonte à une date antérieure à la copie. Doit-on toutefois se borner à dire, avec M. Zeuss, qu'ils appartiennent au premier âge de la langue bretonne, et n'avons-nous aucun moyen de connaître, soit l'époque où ils ont été faits, soit le nom de l'auteur? Il y en a un : c'est de les rapprocher des poèmes des bardes bretons du VI^e siècle, qui, pour nous être parvenus avec des modifications d'orthographe regrettables, n'en sont pas moins authentiques. Or, parmi ces poèmes, dont j'examinerai tout à l'heure les manuscrits, j'en trouve un où la situation de l'auteur, ses sentiments, son langage, son genre, son style, sa forme rythmique, tout concorde avec ce que vient de nous offrir le chant de guerrier du *Javencus*. Ruiné aussi lui, solitaire, sans sommeil, il passe les nuits à gémir au souvenir de sa prospérité passée :

« La salle de Kendelan n'est guère agréable, cette nuit, au

¹ Ni guorcosam, nem heunaur, — henoid;
Mi telu nit gurmaur :
Mi am franc; dam an calaur!

Ni canu, ni guardam, ni cusam, — henoid,
Cet iben med nouel;
Mi am franc; dam an patel!

Na mereit im nep leguenit — henoid;
Is diszur mi coueidid;
Don n'am riceur im guetid!

² Voir la planche n° 1. Les caractères sont tout à fait ceux des manuscrits irlandais du VIII^e siècle qui nous restent.

sommet du rocher d'Hodnet; plus de maître, plus de société, plus de fête!

« La salle de Kendelan est sombre, cette nuit; plus de feu, plus de chansons; les larmes me creusent les deux joues.

« La salle de Kendelan est triste, cette nuit; plus d'honneurs comme j'en recevais; plus de ces guerriers, plus de ces dames qu'on y trouvait¹. »

Et s'affaissant tout à fait sous le poids de la douleur :

« Je suis vieux, je suis solitaire, je suis difformé et glacé; plus de lit d'honneur pour moi! je suis misérable; je suis plié en trois.

« Les jeunes filles ne m'aiment plus! Personne ne me soulève [sur ma couche]. Je ne puis remuer, ah! malheur! ô mort, pourquoi ne m'es-tu pas favorable?

« Rien ne m'est favorable! Plus de sommeil! Plus de bonheur!². . . . »

.....

L'auteur de ces vers est connu; c'est le poète Lywarch, le centenaire, chef du Cumberland, si célèbre par ses malheurs comme prince et comme père de famille; ils ont une date bien fixée; ils remontent au temps de la mort du roi breton Kendelan, qui périt en l'année 577, comme on le sait positivement par la Chronique saxonne. La ressemblance frappante qu'offre avec eux le premier morceau ne permet-elle pas de conclure qu'il est du même barde et par conséquent du même temps? Si cela était, nous posséderions enfin, sous sa forme orthographique primitive, et sans aucune altération d'écriture, l'œuvre d'un des poètes les plus anciens et les plus fameux des Bretons.

¹ Ystafel Kyndylan nis esmwyth, — heno,
Ar benn karec Hydwyth;
Heb ner, heb nifer, heb ammwyth.

Ystafel Kyndylan ys tywyll, — heno,
Heb dan, heb gerddau;
Dygystudd deurudd dagrau.

Ystafel Kyndylan ys oergrai, — heno,
Gwedy y parch am buai:
Heb wyr, heb wragedd ai kadwai.

(Voir le *manuscrit rouge d'Oxford* et mon recueil des *Poèmes des bardes bretons du VI^e siècle*, p. 78 et 80.)

² *Ibidem*, *ibidem*.

Quand je n'aurais obtenu que ce résultat de mes recherches dans la bibliothèque de l'université de Cambridge, je ne regretterais pas de l'avoir visitée; mais j'ai été assez heureux pour en obtenir un autre. J'ai découvert sur le premier folio du *Juvenus* une page entière, en vieux breton, de la même écriture, de la même orthographe et du même style que les vers dont je viens de parler. Qu'elle ait échappé à l'œil exercé de Lhuyd, je ne puis le croire, quoique ni lui, ni personne, à ma connaissance, ne l'ait signalée. Le mauvais état du manuscrit, très-détérioré en cet endroit, la difficulté de le lire, qui est extrême, et l'inspection des deux premiers mots du texte, qui sont latins, auront probablement induit à penser que tout le morceau était latin aussi, et on l'aura négligé comme étranger à la langue bretonne. Ce n'est pas ici le moment d'examiner cette importante pièce, je me contenterai de dire qu'elle commence par les mots : *Omnipotens auctor*, et finit par ceux-ci : *Nit guorgosam ; molim map Meir*, c'est à dire : « Je ne dors point; je célèbre le fils de Marie; » où l'on reconnaît le début et la fin d'une hymne composée par quelque religieux breton.

Avant de quitter le *Juvenus*, je dois en indiquer la provenance. Le nom de PRICE, écrit en gros caractères sur le premier folio verso, nous apprend qu'il a appartenu à la famille de ce célèbre antiquaire gallois. On sait que sir John Price, conseiller du roi Henri VIII, dans la cour des Marches, fut un des commissaires chargés par le prince de la surveillance des monastères, lors de leur dissolution. Il y recueillit un grand nombre de manuscrits concernant les antiquités de son pays et fit usage de quelques-uns dans sa *Défense de l'histoire des Bretons* contre Polydore-Virgile, publiée après sa mort, arrivée en 1553. Parmi ces manuscrits se trouvait le *Juvenus*; il y a lieu de croire qu'il le découvrit dans quelque abbaye située sur les frontières de l'Écosse, où les anciens Bretons maintinrent leur indépendance et leur langue jusqu'au x^e siècle, dans le Cumberland, la Clyde et le val d'Annan.

2^o LE CODEX DISTINCTUS DE LA BIBLIOTHÈQUE BODLÉIENNE.

C'est un petit in-4^o vélin, de 47 feuillets, portant le n^o xxxi, les marques F. IV, et autrefois N. E. D. avec le n^o xix. Wanley l'a décrit dans son catalogue des manuscrits saxons, et M. Coxe le

décriera bientôt dans les nouveaux volumes de son précieux catalogue général d'Oxford.

A la première page, on voit représenté le Christ avec un moine prosterné à ses pieds, qu'on dit être saint Dunstan. A en juger par les tables pascales insérées au folio 21, et qui embrassent seize années, de 817 à 832, il date du commencement du ix^e siècle. M. Zeuss le croit même de la fin du viii^e, opinion que je ne partage point, l'écriture d'aucune des différentes pièces qu'il contient n'étant plus ancienne que celle des tables pascales. Quatre de ces pièces seulement nous intéressent, savoir : une partie de la *Grammaire d'Euty chius* et de l'*Art d'aimer* d'Ovide, avec des gloses bretonnes interlinéaires ou marginales; un alphabet supposé des anciens Bretons, avec des mots tirés de leur langue, commençant par chacune des lettres dudit alphabet; enfin, une assez longue note mi-partie de latin et de breton, concernant leurs poids et mesures.

Les gloses de la grammaire d'Euty chius commencent au verso du second folio et s'arrêtent au neuvième; elles regardent les trois premières sections du premier livre, tel que l'a divisé M. Lindemann dans son *Corpus grammaticorum latinorum veterum*, publié en 1831 (t. I, p. 154). M. Zeuss vient de les relever, mais son édition laisse à désirer sous ce rapport. On peut le voir en comparant les folios 5 et 8 du manuscrit avec la page 1080 de son important ouvrage. Au folio 5 une glose lui a échappé, ou n'a pas été entendue par lui, qui est à la ligne 25; c'est le mot *gueig*, répondant au latin *textrix*, qu'on retrouve encore aujourd'hui dans le gallois *gwé* et *gwéad*, tissu; *gwéu*, tisser; *gweydd*, tisserand; *gweyddes*, celle qui tisse; et dans l'armoricain *gwéa* ou *guéa*, *gwéer* et *gwéerez*, *gwiad* et *gwiader*; comme dans l'irlandais *fig*, tisser, *fighéad*, tissu, et *fighéadoir*, tisserand¹.

Au folio 8, M. Zeuss a mal lu une autre glose placée en marge entre la 25^e et la 26^e ligne, et précédée de deux points correspondants à un signe semblable qui suit un mot latin, signe auquel il n'a point pris garde, ce qui lui a fait commettre une grave erreur et décomposer la glose elle-même en deux parties : l'une bretonne, l'autre latine. Cette glose est le verbe *anguoconam*, tra-

¹ Voir le fac-simile n° 11, ligne 3. *Doctrina. Tondeo, tonsor, tontrix, tonstrina. gueig. Tector, textrix.*

duction de *vigilo*, dont il a fait *arguo* et *conam*. « En marge de cette page, dit-il, on lit : *ARGUO CONAM*; » et il ajoute : « *conam* est la glose de *arguo*, » faisant maint commentaire sur le prétendu verbe *conam* (p. 1080 et 1081) ¹.

Dans l'*Art d'aimer*, les gloses vont du 29^e au 42^e folio, et non du 37^e au 45^e, comme le dit M. Zeuss; elles sont plus nombreuses et plus développées que chez Euty chius; elles offrent même parfois de petites phrases complètes, ce qui leur donne une valeur non-seulement lexicographique mais grammaticale. L'auteur de la *Grammatica celtica* les a encore relevées et publiées; on regrette toutefois qu'il n'ait pas toujours exactement suivi le manuscrit; par exemple, au vers qu'on trouve ainsi écrit, avec la glose au-dessus du dernier mot :

guaromou.

Sed tu præcipue curvis venare theatris,

il a lu *guaroimaou*, forme qui l'éloigne de l'armoricain *guaremou* (*gwaremou*), où il se retrouve presque sans altération.

L'*Alphabet breton* (*Alphabetum brittonicum*) est connu par les lettres de l'évêque Usher, la grammaire d'Owen, l'*Archæologia cambrensis*, et d'autres revues galloises, qui en ont publié les signes. Le dernier éditeur, M. Zeuss, n'a pas jugé à propos de les donner, mais il a imprimé seulement les mots bretons accolés à ces signes, et qui existent encore, avec plus ou moins d'altération, dans les dialectes gallois ou armoricains modernes. L'origine qu'on prête à l'alphabet en question est curieuse, et pour ainsi dire toute patriotique : on l'attribue au chroniqueur Nemniu, en latin Nemnivus ou Nennius, qui aurait été le Cadmus de la race bretonne. Je lis, en tête, la note suivante, écrite au ix^e siècle :

« Nemnivus inventa ces lettres, poussé par un certain savant de race saxonne, qui reprochait aux Bretons leur ignorance; et lui, subitement inspiré, les forma pour qu'on n'accusât plus sa nation de stupidité. » (Folio 20.)

Il ne paraît pourtant pas qu'elles aient jamais été employées; et

¹ Même *fac-simile*, l. 4. *Vigil, vigilis, vigilo: vigilas. Exul, exulo, exulas: Anguoconam.* — Ce verbe se présente sous la forme plus moderne d'*anuuocon*, dans un manuscrit du x^e siècle, cité par M. le vice-chancelier de l'université de Cambridge, qui le traduit exactement par VEILLER, *to awake*. (*History of English Rhythmes*; vol. II, p. 78, note 3.)

si la race dont Nemniu aurait voulu venger l'honneur, par les lettres, comme d'autres par les armes, cessa de mériter le reproche de barbarie que lui adressaient ses ennemis les Saxons, ce fut en adoptant, comme tous les peuples de l'Occident, l'alphabet latin, plus ou moins modifié.

Je ne m'arrêterai pas à la note des *poids et mesures des Bretons*, qui occupe les folios 23 verso et 24 du même manuscrit. Quoique M. Zeuss l'ait publiée, elle aurait besoin de l'être une seconde fois; du reste, il y aurait mauvaise grâce à critiquer son édition, quand il convient, avec une loyauté qui l'honore, que la finesse de l'écriture et la multitude des abréviations l'ont quelquefois empêché de reproduire exactement le texte; quand il dit: « *Libenter concedo me, ob scripturam minutam et plenam scribendi compendiis, aliqua etiam minus bene expressisse.* » (T. II, p. 1901.)

3° LE LIVRE DE SAINT CHAD.

Conservé maintenant dans la bibliothèque de la cathédrale de Lichfield, et connu aussi sous le nom de *Codex ecclesie Lichfeldensis*, ce manuscrit célèbre a appartenu primitivement à l'église de Landaff, où il paraît avoir été volé. Davies le cite souvent dans son dictionnaire gallois-latin; Wanley l'a décrit et en a reproduit quelques parties (p. 287 et 290 de son catalogue), ce qui est d'autant plus heureux qu'elles ont souffert de la part d'un relieur peu soigneux. Lhuyd les a traduites en gallois moderne¹. M. de Courson y a fait des emprunts pour son *Essai sur l'histoire de la Bretagne armoricaine*, p. 240; le révérend Williams Rees, en 1840, y a pris sept annotations qu'il a insérées, avec des *fac-simile*, dans son édition du cartulaire de Landaff; enfin, M. Zeuss le mentionne parmi les plus anciens monuments bretons connus. Il offre un recueil des évangiles portant en marge des actes de donations, mi-partis de latin et de breton, faites à l'église de Landaff. On lit, page 1^{re}, qu'il fut donné à Teliad, évêque et patron de l'église en question, par un certain Gelhi, fils d'Arihtiud qui l'avait acheté d'un certain Kingal, au prix d'un cheval excellent. L'écriture de l'acte en question est, selon Wanley, de la même époque que le manuscrit de la bibliothèque Bodléienne, dont je viens de parler; il le croit, comme ce manuscrit, du commence-

¹ *Archaeologia britannica*, p. 226.

ment du ix^e siècle, et je partage son avis. Les six autres actes doivent être un peu moins anciens et de la fin du ix^e siècle environ. Edward Lhuyd a fourni à Wanley une traduction latine des trois actes qu'on lit aux folios 9, 10 et 71, et M. Zeuss, après lui, en a interprété deux, qu'on lit au folio 109.

4^o LE VOCABULAIRE LATIN-BRETON DE LA BIBLIOTHÈQUE BODLÉIENNE

Se trouve dans un manuscrit petit in-quarto sur vélin, portant aujourd'hui le n^o 572, marqué autrefois N. E. B. 5. 9. Les caractères de l'écriture nous donnent tout lieu d'en faire remonter la date à l'an 1000, sinon plus haut¹.

Au folio 41, après dix-neuf lignes malheureusement grattées, il s'ouvre par un alphabet breton, mais différent de celui de Nemniu, différent aussi des runes saxonnes de l'*Ormulum*, manuscrit du xii^e siècle; il finit par une demande qu'adresse un écolier à son maître pour qu'il lui donne sa leçon :

« Audi, clarissimus (*sic*) lector, dicit unus ex discipulis, veni et ostendem mihi meum accepturium, id est meam lectionem, quia ego non possum intelligere sine doctore, quia infirmus sum in lectione. »

Le maître répond :

« Ad huc (*sic*) tuum librum ut videam quantam fuscationem, id est obscuritatem habes in illo, et docebo te de omnibus gliphis, id est obscuris ut pla... » (probablement *placet tibi*), mais le reste de la leçon a été gratté, comme le début, et remplacé par la prose :

Auctor salutis hominum,
Jeshu nostrum refugium, etc.

On voit qu'il s'agit d'instructions pour parler latin, probablement à l'usage des jeunes clercs, et sans aucun doute des Bretons, car au folio 42 r^o, le maître, ayant fait asseoir son élève, et lui ayant dit d'être bien attentif (*audi, fili, sede*), se met à lui enseigner les noms latins des mots bretons les plus vulgaires, tels que selle, cuivre, bouillie, saucisse, beurre, lait, hydromel, hache, cognée, hachette, hache à deux tranchants, rabot, hoyau, râteau, tarière, etc.

¹ Voy. le *fac-simile* n^o iv.

Le terme latin est placé le premier, puis vient son équivalent, tantôt à côté, tantôt au-dessus, en cette forme :

.i. undimin. .i. laubael. .i. ochcul. .i. dinacta.
 « Securis, bahell; lignismus; secularia; capsus; pipinnis,
 .i. nedim. .i. cep. .i. rascl. .i. cemecid. .i. tarater, id est foratorium.
 ascia; fosarium; sartum; lapidaria; scapa aut rostrum-forato-
 .i. gilb. .i. rump. .i. epill. .i. gebel.
 rium id est onnpresen; ungulum; rostrum aut clavum; dolabra;
 .i. mas. .i. ennian. .i. ord. .i. morthol. .i. louhi.
 metallum aut clouimn; incudo; malleus; seta; rosarium;
 .i. creman. .i. serr. .i. cultir. .i. sub. .i. ara.
 baxus; ferrum-voscera; cultrum; vomer; aratrum;
 .i. ocet. .i. iou. .i. ciluin. .i. edil. .i. gerthi. .i. sampl. .i. cultel
 roster; jugum; buris; stipa; virge; stimulus; artuum, id est
 culter. .i. elinn. .i. guillihim. .i. crat. .i. gratell. .i. lann.
 celleell; novacula; forceps; geptio; graticula; sartago;
 .i. notuid.
 acus, etc.¹.

Tous ces mots se retrouvent plus ou moins altérés, soit dans le gallois, soit dans le cornique, soit dans l'armoricain. Les uns, sous leur forme actuelle, ne semblent pas plus anciens que le manuscrit; on distingue dans un petit nombre un principe de permutation de consonnes inconnu avant le xi^e siècle, et qu'on n'a commencé qu'alors à figurer par l'écriture; on peut faire une différence entre eux et ceux qui font partie du texte courant et n'y ont point été superposés; les autres n'offrent pas de trace de permutation, et rien n'empêche de croire qu'ils ne datent du temps même où le texte a été rédigé. L'auteur nous apprend l'époque de sa composition en prêtant les naïves et patriotiques paroles qu'on va lire, au pédagogue qu'il met en scène :

« On vient de nous annoncer une nouvelle digne de foi : une grande guerre a eu lieu entre le roi des Bretons et le roi des Saxons, et le Seigneur a donné la victoire aux Bretons, parce qu'ils sont humbles et pauvres, et qu'ils ont mis leur confiance en Dieu, et qu'ils se sont confessés et ont reçu le corps du Christ avant la bataille; les Saxons, au contraire, sont orgueilleux, et, à cause de leur orgueil, Dieu les a humiliés; car Dieu résiste aux superbes,

¹ Voy. le fac-simile n° iv.

et il donne sa grâce aux petits avec la victoire. Un grand carnage a donc eu lieu, et, du côté des Saxons, une multitude d'hommes ont péri; du côté des Bretons très-peu.» Cladis (id est «hair») magna facta est et de Saxonibus percussi sunt multi, de «Britonibus autem rari.» (Fol. 46 v°.)

Le roi des Bretons dont il est ici question est Rhodri, le dernier qui porta ce titre; le roi des Saxons est Aethelbert. D'après les *Annales cambriennes*, manuscrit mi-parti de latin et de breton, du x^e siècle¹, le combat eut lieu en Cornouailles, en l'année 722; d'après une version purement galloise de ces annales, manuscrit du xiii^e siècle, en 721, et, d'après un autre, en 720. La dernière s'exprime ainsi :

«En l'an du Christ 720, Rhodri Molwynawc devint roi des Bretons, et une grande guerre eut lieu entre lui et les Saxons, où les Bretons furent vainqueurs².» Les trois autorités que je viens de citer s'accordent avec notre pédagogue pour appeler cette guerre un vrai carnage, *hehil*, *heil*, ou *heir*; aujourd'hui *herr*, en armoricain; et en gallois, *aer*³.

L'auteur de notre vocabulaire, dans sa partie la plus ancienne, aurait donc vécu au commencement du viii^e siècle.

Le judicieux Edward Lhuyd conclut de certains passages, entre autres de celui où le pédagogue parle d'aller en pèlerinage à Tours, métropole de l'Armorique, et d'un voyage qu'il a fait dans *l'île de Bretagne*, qu'il n'était point Breton insulaire, mais du continent; il va même jusqu'à dire que le manuscrit que nous possédons est d'une main armoricaine, et s'excuse de ne pouvoir, à cause du caractère étranger de l'écriture, aussi bien en déterminer l'âge qu'il le fait d'habitude pour les manuscrits d'Angleterre⁴.

Le lexicographe cornouaillais, William Pryce, a reproduit l'opinion du critique gallois, et M. de Courson l'adopte⁵. Ce qu'il y a de sûr c'est que les Bretons insulaires, cambriens et cornouaillais, ont les mêmes droits de regarder l'ouvrage comme leur patri-

¹ Voy. le fac-simile n° III.

² *Myvyrian Archaeology of Wales*, t. II, p. 471.

³ *Bellum hehil* (*Annales camb. Musée britann.*, n° 3859, fol. 191 v°). *Ryuel heir* (*Musée brit. Biblioth. Cot. Cléop. B. v. p.*, n° 138, fol. 110).

⁴ Being a foreign m^s, I cannot so well judge of his time (*Archaeologia britannica*, p. 226).

⁵ *Essai sur l'histoire de la Bretagne armoricaine*, p. 131, note.

moine que leurs frères de France de revendiquer les autres monuments anciens que je viens de passer en revue, quoique ces monuments soient évidemment originaires de l'île.

Sans entrer dans tous ces éclaircissements, dont il aura jugé inutile de faire part à ses lecteurs, M. Zeuss a encore extrait du manuscrit et publié les mots bretons que l'on y trouve; mais le *fac-simile* ci-joint, comparé avec son texte imprimé, montrera que l'éminent grammairien a fait preuve de plus de zèle et de science philologique que de ces connaissances spéciales en paléographie, faute desquelles pourtant les études de linguistique les meilleures sont sujettes à pécher par la base.

II.

MANUSCRITS BRETONS-GALLOIS ET BRETONS-CORNIQUES.

Les manuscrits bretons du moyen âge, surtout les gallois, sont très-nombreux, et nous n'avons ici que l'embarres du choix. La seule bibliothèque de sir Robert Vaughan, baronnet du Merionethshire, en contient plus de cent soixante et dix.

Je commencerai par ceux qui offrent des copies plus ou moins fidèles d'ouvrages de la première époque, et qui méritent la place d'honneur dans la seconde; je m'arrêterai ensuite de préférence aux monuments qui, ayant été traduits du latin et même du français, dans les dialectes cambriens et corniques, ou réciproquement, sont de vrais lexiques de ces dialectes aux XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, comme l'a remarqué, pour des versions du même genre, un illustre critique.

1° LES VOCABULA BRITANNICA.

Dans les dernières années du XVII^e siècle, un antiquaire cornouaillais nommé Anstis, faisant quelques recherches au Musée britannique, bibliothèque Cottonnienne, découvrit un vocabulaire intitulé *Vocabularium latino-cambrium*. Le manuscrit porte aujourd'hui le n° 14. C'est un in-4° vélin coté Vespasien A. Indépendamment du vocabulaire, qui commence au folio 7, il contient un calendrier des saints gallois, plusieurs de leurs vies, et une description du comté de Breckon, en Cambrie. Anstis fit part de sa trouvaille à Lhuyd qui n'eut pas de peine à y voir, non du cam-

brien, comme l'indique inexactement la table des matières, mais du cornique, et l'ouvrage reçut d'eux le titre de *Vocabula britannica*. Quant à l'âge du manuscrit, sur lequel on semble l'avoir aussi consulté, Lhuyd se contenta de répondre qu'il lui paraissait très-ancien¹. William Pryce, plus affirmatif, lui donnait, en 1790, environ huit cents ans², ce qui le ferait remonter jusqu'au xi^e siècle; et, de nos jours, M. de Courson lui en donne mille. « Ce manuscrit, d'après ce que nous en a dit un savant, sur l'exactitude duquel nous pouvons compter, observe-t-il, porte en effet la date de 882³. » Si le savant sur lequel M. de Courson a compté a donné une pareille date au manuscrit, c'est qu'il ne l'a point vu; mais il a sans doute voulu indiquer approximativement l'époque de la rédaction primitive du vocabulaire; la transcription arrivée jusqu'à nous est évidemment de la fin du xi^e siècle; un simple coup d'œil à l'écriture suffirait pour l'apprendre, quand bien même le caractère général de la langue ne l'attesterait pas. J'ai déjà eu occasion, il y plusieurs années, de distinguer l'âge du texte primitif de celui de la copie, après en avoir pris connaissance⁴; ce texte, dont le copiste n'a pas pu lire tous les mots, dont il a laissé plusieurs en blanc, et dont il a rajeuni la plupart en les habillant à la mode du xi^e siècle, en contient cependant encore quelques-uns qui offrent identiquement les mêmes formes que les mots des six actes du manuscrit de Lichfield de la fin du ix^e siècle, formes qu'on ne trouve déjà plus dans la portion du lexique latin-breton de la bibliothèque Bodléienne, remontant à l'an mil ou environ⁵.

Telle est la raison qui m'a porté à croire le vocabulaire *original* de même date que les actes en question. Je suis heureux de la faire connaître à l'auteur non moins érudit que poli de la *Grammatica celtica*, qui, réunissant par bienveillance deux noms amis, me l'a demandée en disant : *Nescio quæ ratio seduxerit viros doctissimos, Courson et Villemarqué, ut affirmarent sæpius in operibus suis eum (codicem) præ se ferre annum 882.*

¹ *Aban liaz uzo* (*Archæologia britannica*, p. 222).

² Now about 800 years old (*Arch. cornu-britan.*, avant-propos, p. 3).

³ *Essai sur l'histoire de la Bretagne armoricaine*, p. 421.

⁴ *Essai sur l'histoire de la langue bretonne*. Dictionn. français-breton de le Gonidec, p. XXI et XXII.

⁵ Témoin les mots *penclin* au lieu de *penglin*, *antromet* au lieu d'*andromet*, *hupeltat* et non *ucheldad*, *popel* et non *pobel*, *coscor* et non *casgoord*, *gurpriot* et non *gurbriod*, etc.

Mal édité par William Pryce, et d'après lui par M. de Courson, le vocabulaire cornique doit à M. Zeuss une troisième édition très-supérieure aux deux autres. Non-seulement il l'a publié tel que l'offre le manuscrit, c'est-à-dire dans son irrégularité et sans l'ordre de convention que ses devanciers avaient cru devoir y introduire selon l'usage moderne; mais, ce qui est plus important, il a remédié à leurs omissions et corrigé leurs erreurs. Quel que soit cependant le mérite de cette troisième édition, la franchise oblige à dire qu'elle ne dispense pas entièrement de recourir au manuscrit, et il ne serait pas inutile qu'on le publiât de nouveau avec les autres textes plus ou moins heureusement mis au jour dont j'ai donné la liste.

2° LE LIVRE NOIR DE CHIRK.

Le regrettable M. Aneurin Owen, fils du grammairien du même nom, chargé par le gouvernement de Sa Majesté Britannique de donner une édition nouvelle et une traduction anglaise des lois du pays de Galles, déjà publiées et traduites en latin par Wolton, en 1730, est, je crois, le premier qui ait signalé le *Livre noir de Chirk*. Il l'indique comme le plus ancien manuscrit des lois d'Howel, mort vers l'an 954, et il l'a pris pour base de son texte: « Le copiste, dit-il, peut avoir été un moine, et semble plus versé dans les langues étrangères que dans le gallois; de là viennent sans doute les inexactitudes dont fourmille son livre. Il faut avouer aussi qu'à l'époque où il le copia, l'orthographe galloise était loin d'être fixée; nous voyons presque dès le commencement la plume changer de main et transcrire un article de loi dans une orthographe tout à fait différente de celle du copiste ordinaire, d'où il suit que ni l'un ni l'autre n'a suivi le modèle placé devant lui, et que tous les deux ont écrit selon leur caprice. Il est difficile de fixer d'une manière précise la date de ce manuscrit, mais on peut le faire remonter au commencement du XII^e siècle. Il appartient à la collection d'Hengwrt, et sir Robert Vaughan l'a intitulé *Livr du o Waen*, [c'est-à-dire le *Livre noir de Chirk*, parce qu'il vient de cette petite ville]. L'antiquaire William Morris, de Lansilin, l'a transcrit, en 1680; sur des espaces blancs laissés par le copiste original, un poète du XIII^e siècle a écrit une élégie sur la mort d'un prince gallois nommé Lywelyn, fils de Jowerth; si l'on en juge par l'orthographe et l'écriture,

cette élégie a dû y être insérée vers 1241, époque de la mort du chef¹. »

Je n'ai rien à ajouter à ces éclaircissements, sinon que j'ai pu juger par moi-même de leur exactitude, grâce à l'obligeance des nobles propriétaires de l'ancienne bibliothèque d'Hengwrt, maintenant transportée au château de Rhug, près Corwen, dans le comté de Merioneth. Il m'a été donné en même temps de comparer le texte imprimé avec le manuscrit, et de voir que l'édition de M. Aneurin Owen est excellente; il a su réunir à un patriotisme sérieux un esprit critique, autrefois trop rare parmi ses compatriotes². Je ne regrette dans sa publication qu'un *fac-simile* de nature à convaincre les étrangers de l'âge qu'il donne avec raison au manuscrit; selon moi, il aurait même pu le faire remonter aux dernières années du xi^e siècle; non-seulement l'écriture, mais le langage de la partie du texte relative aux privilèges des hommes du Caernarvon, privilèges dont le plus beau était de former l'avant-garde de l'armée cambrienne et de mourir les premiers, me semble appartenir à la fin de cette époque. Malheureusement, aucune partie ne se trouve en Angleterre, portant les caractères de l'orthographe et des mots du temps d'Howel-le-Bon. Des recherches faites à Rome, où ses lois furent envoyées à la sanction du Pape, amèneraient peut-être un heureux résultat.

3^o LE LIVRE NOIR DE CAERMARTHEN.

C'est le plus célèbre des manuscrits gallois; on croit qu'il fut écrit par les moines d'un prieuré voisin de la ville de Caermarthen, dans la Cambrie méridionale. Après avoir appartenu au trésor de l'église de Saint-David, qui en hérita lors de la dissolution du prieuré, puis à sir John Price, grand amateur d'ouvrages semblables, il passa, au xvii^e siècle, dans la bibliothèque de la famille Vaughan, alors résidant au château d'Hengwrt. C'est un recueil de poésies, écrit sur vélin, du format petit in-4^o, contenant cinquante-quatre folios. On le conservait avec une sorte de respect presque superstitieux; le propriétaire ne le communiquait

¹ *Ancient laws of Wales, printed by command of his late Majesty king William IV,* p. xxv.

² Cet esprit nouveau s'est surtout montré dans une société savante formée par la femme d'un ministre actuel de la reine d'Angleterre (sir B. Hall), et a inspiré les travaux estimés de MM. Price et Stephens.

guère à personne, et ses amis mêmes ne pouvaient en prendre connaissance. L'un d'eux, l'antiquaire Lhuyd, ne fut pas plus heureux que les autres. « J'ai été admis, dit-il, pour quelques heures seulement, et comme en passant, dans cette bibliothèque. . . . jamais je n'ai eu la faculté d'en examiner à loisir aucun manuscrit, quoique le propriétaire, sir Henri Vaughan, qui ne manquait ni de savoir ni de politesse, et était mon ami particulier, me l'eût plus d'une fois promis; mais il en fut dissuadé par certains pseudo-politiques, je suppose, plutôt que par des gens lettrés, et il retira sa promesse¹. »

Ces *politiques* craignaient sans doute que les Cambriens ne trouvassent dans le *Livre noir* des chants de regrets ou d'espérance de nature à troubler un peu l'ordre des faits accomplis en Angleterre, et leurs craintes pouvaient n'être pas complètement dénuées de fondement; bon nombre des pièces du recueil sont en effet des aspirations enthousiastes d'indépendance nationale; elles offrent en outre je ne sais quoi de mystérieux, et on les attribue aux plus grands poètes de la race bretonne, à Taliésin, à Merdhin ou Merlin, à Lywarch le Vieux, dont les deux premiers étaient revêtus par le peuple d'une espèce de caractère sacré, et passaient pour les prophètes ou les voyants de leur nation. En ouvrant le recueil, dès la première page, je les rencontre devisant des destinées de leur pays, et exprimant des vœux et une attente patriotique, avec l'accent et le ton qu'on prêterait volontiers aux prêtres de Bélen, ces adorateurs du feu et du dieu des batailles. Je vois, s'écrie Merdhin :

Sept feux qui descendent du ciel!
Sept batailles pour la résistance commune!
Dans la septième Bélin est exalté
Au sommet de chaque montagne!

Je vois, répond Taliésin :

Sept lances qui transpercent;
Sept fleuves gonflés
Du sang de chefs suprêmes,
[Sept fleuves] qui débordent²!

Quelques pages plus loin, dans un poème intitulé *Le Verger*,

¹ *Loco citato*, p. 225 et 261.

² MYRTIN.

Seith tan uvelin!
Seith kad kyverbin!

Merdhin prophétise pour son propre compte, en termes moins obscurs, la défaite des ennemis des Bretons, et invoque un nom moins païen que celui de Bélen, le nom fameux de leur prétendu *Conan* ou chef couronné et conquérant des temps chrétiens :

« Conan s'avance contre les Saxons; les Cambriens sont victorieux; leur dragon est glorifié. Que chacun retrouve ses biens! Que les cœurs bretons soient joyeux! Vous qui sonnez de la trompette, allez annoncer la paix et le beau temps! » (Fol. 26 verso.)

On conçoit qu'une confiance aussi imperturbable, rendue en des vers pleins d'énergie qu'on trouve en grand nombre dans d'autres poèmes du recueil, où les bardes ne se lassent pas de prédire aux Gallois une grande révolution politique, fût de nature, même au xvii^e siècle, à faire impression sur ceux qui savaient ce que contenait le *Livre noir*, et les rendît peu empressés à le communiquer. Aujourd'hui, les mêmes motifs de réserve n'existent plus; les *politiques* et les *lettrés* sont d'accord, et s'il m'était permis d'emprunter une image à la pièce que je viens de citer, au début de laquelle le poète décrit un jardin mystérieux, rempli de fleurs et de fruits, gardé par une fée charmante, je dirais que j'ai retrouvé le mystérieux jardin, avec ses fleurs et ses fruits rares, et que l'aimable fée a bien voulu m'en faire les honneurs le plus gracieusement du monde.

Les morceaux du *Livre noir* qui m'ont paru offrir un intérêt particulier sont, outre le *dialogue entre Merdhin et Taliésin*, et le *Jardin* ou le *Verger* de Merdhin :

1° Le poème national et prophétique des *Marcassins*, du même auteur (fol. 26);

2° Le *Bouleau*, qu'on lui attribue aussi, et qui a un caractère semblable;

3° Un dialogue où l'on croit qu'il figure avec saint Colomban, le moine irlandais, et qui commence ainsi :

Seithved kin Velin
Y pop kin hvan!

TALIESSIN.

Seith guaew gawanon;
Seith loneid awon
O guaed kin reinon
Y dylanuan!

(Voy. le fac-simile n° v).

« Ton cheval est noir, ta coiffure est noire, ta tête est noire, tu es tout noir, oui tout noir; es-tu Colomban ?

— « Je suis Colomban, le savant, à l'esprit délié, l'Écossais; malheur au néant qui brave le Seigneur¹ ! » (fol. 40);

4° Deux poèmes attribués à Taliésin, l'un sur les *Chevaux* des héros bretons, et dont le début a l'air d'un fragment d'hymne en l'honneur du feu et du soleil (fol. 42); l'autre sur les *Tombes* des guerriers de l'île de Bretagne (fol. 32);

5° Un dialogue entre Taliésin et un cavalier nommé Ugnach (fol. 51);

6° Le chant de mort de Ghérent, chef cornouaillais, tué vers 501, à la bataille de Porthmouth, qu'on a lieu de croire de Lywarch-le-Vieux² (fol. 36), et deux poèmes gnomiques du même poète (fol. 45 et 46);

Et, sans parler de diverses poésies religieuses ou morales composées par des auteurs inconnus ou peu connus qui occupent la plus grande place dans le manuscrit, et auxquels la piété du copiste a donné l'hospitalité, les attribuant à des saints des VII^e et VIII^e siècles.

Un dialogue très-curieux en ce qu'on y trouve en action deux personnages qui devaient passer dans les poèmes français de la Table Ronde, je veux dire Arthur et son majordome *Kai* ou *Keux* (fol. 47).

A ces morceaux je n'oublierai pas d'en joindre deux fort importants pour la date du manuscrit : le premier a été écrit en l'année 1104, et contient l'oraison funèbre d'Howel, fils de Goronwy, tué cette année-là même par les Normands, dans la vallée de Tywy (fol. 28); le second en 1159, et est aussi l'éloge funèbre d'un chef gallois, Madoc, fils de Meredydd, prince de Powys, qui régna de 1133 à 1159 (fol. 54).

Si je ne me trompe, l'écriture de la portion la plus récente du *Livre noir* accuse cette dernière époque, et celle de la plus an-

¹ Du dy varch, du dy capan,
Du dy pen, du du hunan,
Ia du; ae ti Yscolan ?

— Mi Iscolan, yscolheic,
Yscawin y puill, Iscodic;
Guae ny baut a gaut Guledic!

(Voy. le *fac-simile* n° VI.)

² Voy. le *fac-simile* n° VII, et le comparer avec le n° IX.

cienne les dernières années du xi^e siècle ou les premières du xii^e. On en jugera d'ailleurs par les *fac-simile* n^o v, n^o vi et n^o vii.

Je m'étonne qu'on n'en ait jamais donné jusqu'ici, le recueil en valait la peine. Les morceaux qu'il contient ont d'ailleurs été publiés en 1801, dans le premier volume du *Myvyrian archaiology of Wales*, par les soins du négociant patriote Owen Jones, de Myvyr, aidé de deux de ses amis, et quelques-uns ont été traduits en anglais par divers auteurs, et en français par moi-même; mais j'ai acquis la certitude qu'ils n'ont point été copiés sur l'original; ils auraient grand besoin d'être corrigés d'après lui, et de nouveau imprimés avec des variantes. Une nouvelle édition de tout le *Myvyrian* lui-même, faite avec plus de critique, serait bien désirable et justifierait complètement les éloges donnés à ce recueil par Sharon Turner, dans l'excellente dissertation où il prouve l'authenticité des anciens poèmes bretons¹, et par M. Fauriel, dans les *Annales littéraires et philosophiques*². Jusqu'à cette réimpression, l'*Archaiology of Wales* ne devra être consultée qu'avec discernement; mais on y songe; le vénérable et docte archidiacre Williams l'a promise, et les nobles propriétaire de Rhug acquerront, en la favorisant, de nouveaux titres à la reconnaissance du monde savant.

Malheureusement, quelques-uns des anciens manuscrits qu'ils possédaient encore, il y a vingt ans, ont disparu; je citerai entre autres un recueil de poésies intitulé le *Livre de Taliésin*, de l'écriture du xi^e siècle, dont je n'ai plus retrouvé qu'une copie du xiv^e. J'ai eu ailleurs occasion déjà de déplorer la disparition de la même bibliothèque du *Livre d'Aneurin*, barde du vi^e siècle; elle serait irréparable si nous n'en avions pas une excellente copie du xiii^e, aujourd'hui en possession des héritiers du révérend Thomas Price, curé de Crickhowel. Le recueil s'ouvre par un de ces chants de guerre singuliers que les Bretons nommaient des *Incantations*, et qui devaient, selon eux, rendre leurs chefs invincibles. On lit en tête :

Ici commence l'incantation de Tutvoulch.

« Que les armes s'unissent! que les rangs se forment!

« Que la mêlée commence!

« En avant les braves! en avant les grands! en avant les bons!

¹ *Vindication of the genuineness of the ancient british poems*, 1803.

² Année 1818, t. III, p. 88.

« L'épieu d'aune est roi! Vite à l'entour les cors arrondis! Vite à l'entour les glaives recourbés¹. »

De pareils textes sont trop respectables pour qu'on ne les conserve pas précieusement à défaut de copies plus anciennes, et pour qu'on n'en reproduise pas la physionomie à l'aide du dessin; les nouveaux éditeurs du *Myvyrian* en feront sans doute usage.

4° LE LIVRE DES BRUTS DE LA BIBLIOTHÈQUE COTTONNIENNE

Appartient au Musée britannique, et au fonds particulier dont il porte le nom; il est coté Cléopâtre B. 5, sous le n° 138. C'est un petit in-quarto vélin de deux cent cinquante feuillets, de l'écriture de la fin du XIII^e siècle. Il renferme une copie incomplète des lois d'Howel-le-Bon, qui occupe quarante-trois folios (du 169^e au 223^e);

Une chronique des princes gallois, mal intitulée *Brut y Saeson* (*Chronique des Saxons*), commençant au folio 109 et finissant au folio 165;

Une chronique des rois de l'île de Bretagne les plus anciens (du fol. 1 au fol. 109);

Un fragment de l'*Histoire des Troyens*, attribuée à Darès le Phrygien (du fol. 223 au fol. 250).

Je laisse de côté la copie des lois galloises, ayant eu déjà occasion d'en examiner une et la plus ancienne, et je m'arrête aux trois chroniques qui donnent son nom au manuscrit.

Toutes les trois offrent de l'intérêt sous le rapport philologique, en ce qu'elles existent aussi en latin, et on ne saurait trouver ni de spécimen plus étendu de la langue cambrienne au XIII^e siècle, ni de guide plus sûr à consulter pour connaître ce dialecte.

¹ *Aman e dechreu Gorchan Tutwylch.*

Aryf angkynnull!

Angkyman dull!

Twryf en agwed!

E rac Meuwed!

E rac Mawrwed!

E rac Matyed!

Pan ys tyern gwern,

E am gam gyrn!

E am gam gled!

(Voy. le fac-simile n° VIII.)

La première, qui commence à l'an 683 et finit vers 1282, en datant les événements, contrairement à la méthode historique galloise, est, jusqu'à l'an 945, la traduction ou plutôt la copie servile des précieuses *Annales cambriennes*, écrites dans un latin mêlé de breton, et dont il nous reste un manuscrit du x^e siècle, comme je l'ai fait remarquer précédemment¹. Ce servilisme, qui est heureux du reste pour le philologue, est tel que le traducteur ne se donne même pas toujours la peine de traduire en gallois certains mots latins; quand il quitte son modèle, c'est pour suivre les annalistes de Wynton et de Winchester.

La chronique fabuleuse des anciens rois bretons porte en tête ces mots en langue galloise : *Le livre que voici est appelé Brut, c'est-à-dire histoires des rois de l'île de Bretagne, lesquels y sont nommés depuis le premier jusqu'au dernier.* Le chevalier Cotton, et avec lui Usher et Vossius l'ont prise pour l'original d'après lequel Geoffroi de Monmouth aurait fait son *Historia regum Britanniae*; c'est le contraire qui est vrai; le texte gallois du Musée britannique ne présenterait même pas la plus ancienne traduction du texte latin, si l'on s'en rapportait uniquement à la trame du récit. Nous trouverons tout à l'heure deux manuscrits à Oxford, dont l'un paraît copié, quoique postérieurement, sur une version cambrienne antérieure, et dont l'autre, quoique plus moderne encore, et de la fin du xv^e siècle, à en juger d'après le langage et l'écriture, pourrait bien offrir un récit composé avant celui de Geoffroi. Quoi qu'il en soit de l'origine du *Brut* des rois bretons, à laquelle je serai d'ailleurs forcé de revenir, il a une certaine importance philologique, grâce à l'ouvrage latin du bénédictin gallois. On jugera de l'utilité qui ressort des deux textes comparés par le court extrait suivant. Je prends l'entrevue de la mère de Merlin et du roi Vortigern, lorsqu'il veut immoler l'enfant sur les fondements de sa forteresse :

« Seigneur, dit-elle, que voulez-vous faire de mon fils, quand vous l'avez mandé? — Mêler, dit-il, son sang à l'eau et à la chaux, afin de rendre l'ouvrage solide. — Ah! Seigneur, s'écria-t-elle, tuez-moi, mais ne tuez pas mon enfant!

— « Pourquoi, Seigneur, dit l'enfant, pourquoi mon sang rendrait-il plus solide l'ouvrage que le sang de tout autre?

¹ Voy. le *fac-simile* n° III

— « Mes douze grands bardes, répondit le roi, m'ont assuré que l'ouvrage ne tiendrait jamais si l'on ne trouvait le sang d'un enfant sans père pour le mêler à l'eau et à la chaux.

— « Seigneur, dit l'enfant, fais-les venir ¹. » (Folio 60, verso).

Le texte latin correspondant est trop connu pour que je le cite : on peut le lire dans l'édition nouvelle que vient d'en donner San-Marte ².

La troisième chronique, le *Brut* des Troyens, peuple dont les Bretons, comme les Arvernes, croyaient descendre, a été traduite d'un texte latin attribué à Cornélius Népos, qui l'aurait lui-même traduit d'un auteur grec nommé Darès, prétendu témoin oculaire de la guerre de Troie. La destruction de cette ville et les combats entre les Grecs et les Troyens sont le sujet de l'ouvrage, et à en juger par les poèmes en diverses langues qu'il inspira au moyen âge, il aurait vivement saisi les imaginations contemporaines. Je ne connais pas d'édition de la version galloise; l'ouvrage latin en doit une à M^{me} Dacier, et il n'a pas été inutile au révérend Peter Roberts, qui l'a mis en anglais sous le titre de *Dares Phrygius*, d'après une copie cambrienne du xv^e siècle, provenant de l'abbaye de Basingwerke, sans publier toutefois le texte de son manuscrit.

Quant au *Brut* des princes gallois, il l'a été dans le second volume du *Myvyrian*, avec le *Brut* des rois bretons; mais ce dernier n'a pas été imprimé d'après le manuscrit de la bibliothèque Cottonienne.

5° LE LIVRE ROUGE D'OXFORD

Aussi nommé le livre de *Hergest*, localité d'où il vient, est, après le manuscrit noir de Caermarthen, celui du moyen âge gallois qu'on cite le plus souvent. Aujourd'hui relié magnifiquement en maroquin d'une couleur conforme à son nom, orné de fermoirs en argent doré, et précieusement conservé dans une cassette, on

¹ « Arglwyd, hep hi, peth a wnabutti am mab i, pei ysgaffirti? — Kymysgu, hep ef, y waet ar dwfyr ac ar kalch y geissiw gan y gweith ssevyll. — Och! Arglwyd, hep hi, llad di vi, ac na lad vy mab. — Paham, Arglwyd, hep y mab, pabeth a wnay ym gwaet i peri yr gweith ssevill mwy no gwaet arall. — Vyn deudec pryf veird, hep y brenhyn, a dywedassant na ssavei y gweith byth yn y geffit gwaet mab hep dat y gymysgu ar dwfyr ac ar kalch. — Arglwyd, hep y mab, gad ydunt. » (Fol. 60, v^o.) (Voy. le *fac-simile* n^o XI).

² P. 91. Halle, 1854.

le montre comme une des curiosités du collège de Jésus. La complaisance des directeurs et du bibliothécaire de cet établissement m'a mis à même d'en prendre connaissance différentes fois et à loisir¹. C'est un énorme in-folio de 1442 colonnes. On n'en connaît point la provenance; on sait seulement qu'à la fin du xvii^e siècle, il appartenait à la famille, d'origine française, Mansel de Margam, dont un membre, nommé Francis, né en 1588, fut élève, puis principal du collège de Jésus, et dont un autre membre, appelé Louis, le prêta au grammairien Jean Davies, en 1634. Transporté du Glamorgan dans le nord du pays de Galles par ce grammairien, il échut en héritage à Thomas Wilkins, qui en fit don au collège gallois d'Oxford, en 1701. Je tiens pour discutabile la date que lui prête M. Henry Coxe. Si Lhuyd a tort de le dire sans aucune réserve de la fin du xiv^e siècle, le docte sous-bibliothécaire de la Bodléienne ne le rajeunit-il pas en disant qu'il est *peut-être* du xv^e siècle? La vérité me semble entre ces assertions. J'ai lieu de croire que la date de 1318, indiquée à la colonne 516, est celle de la première portion et de la plus ancienne du manuscrit, et la date de 1454 celle de la plus moderne. En cette dernière année mourait une noble dame galloise, nommée Gwladus, et le poète Lewis Glyn Cothy composait son éloge funèbre en le signant (col. 1409).

Chroniques, romans, contes populaires, triades plus ou moins historiques, traités de grammaire, de versification, et même de médecine, choix de poèmes de toutes les époques fait dans les ouvrages des bardes les plus célèbres du vi^e au xv^e siècle, à commencer par Taliésin, le *Livre rouge* embrasse les sujets les plus variés. Je n'ai pas besoin de répéter que tous les textes portent le cachet de la langue galloise du xiv^e siècle, même ceux qui appartiennent à la première époque de cette langue, quoiqu'on paraisse les avoir traités avec un grand respect en les reproduisant; mais les copies placées sous les yeux des scribes avaient probablement déjà changé d'orthographe.

Parmi les textes en prose, je retrouve, en ouvrant le manuscrit, les trois que nous venons d'examiner, c'est-à-dire : les chroniques des Troyens, des anciens Bretons et des Gallois, sous les titres de

¹ Pour acquitter convenablement ma dette envers les *Fellows du Jesus*, à qui je dois des remerciements, il faudrait en nommer un grand nombre : mais je ne puis me dispenser de citer les noms de MM. Dyke et Owen.

Historia Dares (col. 1); de *Brut y Brenhined* ou *des Rois* (col. 31); et de *Brut y Tywysogion* ou *des Princes* (col. 230). En avançant, je retrouve même cette dernière histoire sous son nom inexact de *Brut des Saxons* (col. 999), continuée jusqu'à l'an 1376; et plus loin encore, un *Brut des Normands* (col. 1012).

Utiles déjà, comme lexiques de la langue cambrienne au xiii^e siècle, les chroniques de la bibliothèque cottonnienne, confrontées avec ces copies du xiv^e, deviennent des éléments précieux pour l'étude comparative du gallois à deux époques du moyen âge; et, si on les rapproche du manuscrit n^o xli, du collège de Jésus, qui est de la fin du xv^e siècle, elles feront voir les nuances diverses de cet idiome à trois époques. Que n'avons-nous les moyens de reculer une aussi intéressante comparaison jusqu'au xii^e siècle et au delà? Il faudrait pour cela découvrir le texte en vieille langue bretonne que Geoffroi de Monmouth assure avoir pris pour modèle, ou du moins une copie authentique de la rédaction remaniée et rajeunie par Gauthier Calenius, archidiacre d'Oxford, qui passe pour avoir apporté l'original de Bretagne en Angleterre. L'existence de l'un et de l'autre semble si bien attestée par les monuments du moyen âge, qu'on ne peut guère la mettre en doute; j'en rencontre une preuve à joindre au témoignage très-désintéressé de Gaimar le Normand, contemporain de Geoffroi, et c'est le *Livre rouge* lui-même, c'est le traducteur gallois de l'*Historia Britonum*, qui me la fournit.

L'écrivain latin, après avoir dit, fort à tort sans doute, que les Cambriens de son temps étaient des Bretons dégénérés (*degenerati a britannica nobilitate*) qui ne s'appelaient plus *Bretons*, mais *Gallois* (*jam non Britones, sed Gualenses*), termine ainsi : « Quant à l'histoire de ceux de leurs princes qui depuis lors régnèrent au pays de Galles, je la laisse à écrire à Caradoc de Lancarvan, mon contemporain, comme l'histoire des rois saxons à Guillaume de Malmesbury et à Henri de Hutingdon; mais je les engage à ne point parler des rois bretons, vu qu'ils n'ont pas entre les mains ce livre en langue bretonne que Gauthier, archidiacre d'Oxford, apporta de Bretagne « illum librum britannici sermonis quem Gualterius, Oxonofordiensis archidiaconus, ex Britannia advexit, » et que je viens de prendre la peine de traduire en latin¹. »

¹ *Historia regum Britanniae*. Manuscrit du xii^e siècle, in-4^o vélin, de la biblio-

L'auteur gallois traduit : « Quant aux rois cambriens qui vécurent depuis ce temps, c'est à Caradoc de Lancarvan, mon contemporain, que je conseille d'écrire leur histoire, comme celle des rois saxons à Guillaume de Malmaison et à Henri de Hantedun; mais j'engage ceux-ci à se taire au sujet des rois bretons, vu qu'ils n'ont pas ce livre breton que Gauthier, archidiacre d'Oxford, fit passer de breton en gallois, lequel est un recueil véridique des histoires des susdits princes, fait en leur honneur, et formant l'ouvrage même que j'ai pris soin de mettre en latin ¹. » Malheureusement, la version galloise parvenue jusqu'à nous sous le nom de l'archidiacre, loin d'être la plus ancienne par le langage, comme je l'ai déjà dit, est, à cet égard, sinon quant au fond, la plus moderne de toutes. On peut en juger en consultant le second volume du *Myvyrian*, où elle a été imprimée d'après le manuscrit n° xli, sur papier, du collège de Jésus; et je ne conçois pas qu'un critique de la valeur de San-Marte ait partagé l'illusion des éditeurs, qui auraient rendu un plus grand service à la philologie par l'édition du texte du *Livre rouge*, promis dans leur préface, mais non publié.

Ils ont été mieux inspirés pour le *Brut des princes gallois*, attribué au moine de Lancarvan; ils l'ont donné d'après l'excellent manuscrit d'Oxford; et les éditeurs des *Monumenta historica britannica* ont suivi leur exemple, de manière à satisfaire aux exigences d'une saine critique.

C'est aussi d'après le *Livre rouge* que lady Charlotte Guest a publié, sous le titre un peu arbitraire de *Mabinogion*, les contes populaires des anciens Bretons, accompagnés d'une traduction anglaise élégante et fidèle; et j'ai moi-même traduit, en les com-

thèque du collège *Corpus Christi* de Cambridge, où il porte le n° ccxcii. Cette copie *optima notæ*, que M. A. Pulling, président du collège, a bien voulu me communiquer, s'accorde en général avec l'édition *princeps* de l'Armoricain Badius Ascensius Judoc, mais pas toujours, avec l'édition d'Heidelberg, faite par le Gallois Commelin en 1587, et réimprimée par San-Marte sans référence aux manuscrits.

¹ A brenhined y rei a vuant or amser hunnu allan yg Kymry y Garadauc o Lan Garban vy gkytwersur y gorchymynaf i eu hyscryvvenu, a brenhined y Saeson y Wilim Malmeson ac y Henri Hantedun; yr rei hynny yd archaf y dewi a brenhined y brytanyeit, ka nyt yttyu gant unt y llyfyr brutun hunn yr hunn a ymchoeles Guallter archdiagon Rytychen o brytanec yg kymraec; yr hunn yssyd gynulledic yn wir oc eu hystoriaeu vy, yn euryded yr rac dywededigyon tywyssoygon hynny; ar y wed honn y prydeis ynheu y ymchoelut ef yr Hadin. (Voyez le *fac-simile* n° xii).

parant avec nos poèmes français de la Table-Ronde, ceux qui m'ont paru de nature à jeter quelque lumière sur les origines de notre poésie chevaleresque¹. D'autres romans où c'est, au contraire, l'influence française qui se fait sentir, et qu'on a traduits en gallois, comme dans toutes les langues de l'Europe, soit du latin, soit du français, n'ont pas encore été extraits du *Livre rouge*, et ne pourraient l'être que dans un intérêt purement philologique : telle est l'*Histoire de Charlemagne*, mise en langue cambrienne, de 1270 à 1300, par Madoc, fils de Salomon, d'après le texte latin attribué à l'archevêque Turpin, ou plutôt d'après la rédaction en langue romane (col. 281). Tels sont les *Gestes* du même Empereur, dont le traducteur indique en propres termes des versions *latines* et *romanes*, différentes de celle de Turpin (col. 625). Tels encore *Beuves* ou *Boun de Hampton* (col. 928); le *Roman des Sept Sages* (col. 520); l'*Image du monde* (col. 502); *Amis et Amiles*, publié en 1852, par M. Conrad Hoffmann, d'après un manuscrit du XIII^e siècle, et par M. Eugène de Certain, d'après un petit poème latin, composé de 1090 à 1100, qu'il a découvert au Vatican.

Plus intéressants pour les Gallois, sans l'être moins pour les philologues, les trois traités, de grammaire, de versification et de médecine, que contient le *Livre rouge* (col. 1117 et suiv. et 928), vont bientôt, dit-on, voir le jour, grâce au zèle de la société cambrienne pour la publication des anciens manuscrits de Galles. Quant aux poésies diverses qu'on y trouve (de la col. 1026 à la col. 1085, et de la col. 1143 à la col. 1442), elles ont été déjà mises en lumière, celles du premier âge et du second, jusqu'au commencement du XV^e siècle, par les éditeurs du *Myvyrian*; celles de la dernière époque, par le Rev. John Jones. Sa publication des œuvres de Lewis Glyn Cothy ne laisse rien à désirer sous le rapport de la correction; j'en voudrais pouvoir dire autant du travail des autres éditeurs. Si, comme ils l'affirment, et comme le prétend l'un d'eux, pour son propre compte et pour son recueil particulier des élégies de Lywarch-le-Vieux, ils ont eu entre les mains des copies du *Livre rouge*, il faut qu'elles aient été faites avec bien peu de soin, car elles sont loin de s'accorder toujours avec l'ori-

¹ *Contes populaires des anciens Bretons*, précédés d'un essai sur l'origine des épopées chevaleresques de la Table-Ronde, 3^e édition (sous presse).

ginal, et j'ai été forcé de recourir au manuscrit d'Oxford pour mon édition des *Bardes bretons du VI^e siècle*.

On jugera de la netteté de l'écriture, et du soin que le copiste a mis à transcrire leurs œuvres, par les deux *fac-simile* que je donne : l'un représente la copie des chants de Lywarch le Vieux, l'autre, de ceux de Taliésin. Le premier *fac-simile* correspond aux premiers vers du texte que j'ai essayé de rétablir dans mon édition, avec son caractère primitif, tout en le reproduisant généralement en note, avec la physionomie plus moderne que lui prête le *Livre rouge*; ces vers sont le début du chant de mort de Ghérent de Cornouailles :

« Quand Ghérent naquit, les portes du ciel s'ouvrirent! Le Christ accorda tout ce qu'on lui demanda; temps heureux! gloire à la Bretagne!

« Que chacun célèbre le rouge Ghérent, le chef d'armée; et moi aussi, je célèbre Ghérent! »

.....
« Devant Ghérent, impitoyable envers l'ennemi, j'ai vu tous les chevaux défaillants dans la bataille; et, après le cri de guerre, un rude effort! etc.¹. »

¹ Pan et anet Gereint, oed agoret — pyrth nef!
Rodei Grist a archet;
Pryt mirein Prydein! ogonet!

Molet paub y rud Ereint — Argluyd;
Molaf inneu Ereint.

.....
Rac Gereint, gelynn dibat,
Gueleis y veirch kymrud o gad;
A, guedy gaur, garu buyllat.

(Voy. le *fac-simile* n° IX.)

Dans le *Livre noir* de Caermarthen, l'ordre des strophes est un peu différent; la stance qui est ici la première est placée la dernière, et la seconde manque. Il y a aussi quelques variantes dans les mots et l'orthographe. La troisième strophe est écrite sans permutation de consonnes :

Rac Gereint, gelin dihad,
Gueleis e meirch crimrut o kad
A guyth gaur, garu puyllad. (Fol. 36.)

(Voy. le *fac-simile* n° VII, et rapprochez-en la seconde stance de la troisième du *Livre rouge*, *fac-simile* n° IX).

Voici la traduction des vers de Taliésin, d'après le second *fac-simile*; je crois qu'ils n'ont jamais été traduits.

« C'est grand' pitié de voir les querelles intestines, les trahisons et les disputes, quand les hommes tatoués (les Pictes) s'avancent; et les oppositions fâcheuses, et les serments faits sur la loi et adressés à Dieu, évanouis et perdus, des serments puérils d'enfants mal nés; et l'angoisse et la défiance, et la mort qui se dresse! Les Loégriens (les étrangers) arrivent!

« Oh! plus de désunion! au bout de la septième des calendes funestes, des guerriers viendront nous délivrer, que tout homme désire; l'affront de la Sainte Montagne¹, Gwénéd² l'effacera! Les Cambriens sont unis! Leur armée est resplendissante; voici le beau jour de leur délivrance! Que la liqueur coule de la coupe! Le chef qui protège Réghed [Urien] la partage avec gloire!

« La gloire est notre partage! Elle m'a donné l'impulsion! C'est moi le barde qui chante les souvenirs de Camlann, etc³. » Urien

¹ Le Snowdon.

² Les hommes du nord de la Cambrie.

³ Mor yu gwael gwalet
Kynnuryf kynniret,
Bratheu a brythued,
Brithuyr ar gerdet;
Ac ordaut galet;
Ac arduy dynghet
Ac yr Duu dyuet,
Y dywan gollet,
Mab ny mat anet
Mabineit dynghet;
Aghenau, agcret,
Anghenuri gywet!
Lloegrays ar dywet!
Och! rac anghyffret!
Hyt ym pen y seithvet
Or kalan kalet,
Guir y dau guaret
Drny'r dyn damunet:
Guyn vryn guarthaet
Guyned a drydet!
Kymry un gyffret!
Eu lu a luchet;
Coelwein eu guaret!

était le patron du poète, et Camlann le champ de bataille où périt Arthur, le grand défenseur de l'indépendance bretonne.

Les *Annales cambriennes* parlent de ce dernier à deux reprises différentes, sous la date de 516 (selon le calcul fort douteux des éditeurs) et sous celle de 537.

La première fois, à l'occasion de sa victoire célèbre du mont Badon :

« En cette année eut lieu la bataille de Badon où Arthur porta la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ trois jours et trois nuits sur ses épaules, et où les Bretons furent vainqueurs ¹. »

La seconde, pour indiquer le lieu où, victime de ces mêmes discordes civiles contre lesquelles s'élève Taliésin, il périt avec son neveu et ennemi Medraut :

« En cette année eut lieu l'affaire de Camlann où succombèrent ensemble Arthur et Medraut ². »

6° LE LIVRE DE LANDEVI-BREVI

Est un des manuscrits gallois datés. Au fol. 4, on lit cette note en langue cambrienne :

« Geoffroi, fils de Lywelyn, fils de Philippe, fils de Talhayarn, de Cantrefmaur, fit copier pour lui ce livre par une main amie. C'était, en ce temps-là, l'homme le plus respectable de Landevibrevi. Que Dieu soit miséricordieux pour celui de ses proches à qui le livre appartiendra. Amen. *Anno Domini 1346.* »

Il appartenait, au xvii^e siècle, à Thomas Wilkins, dont j'ai déjà eu occasion de parler. En 1781, il passa entre les mains de Geof-

Guiraut keudaut ket!
Guaran ruy Reget
Rann gan ogonet!
Gogonet an rann!
Am rodes ruyfuan!
Am bu bard datkann
At gogleu Gamlan.

(Col. 1053. Voy. le *fac-simile* n° x.)

¹ « Anno. [516.] Bellum Badonis in quo Arthur portavit crucem Domini nostri « Jesu Christi tribus diebus et tribus noctibus in humeros suos; et Brittones « victores fuerunt. » (Fol. 190.)

² « Anno. [537.] Gueith Camlann in quo Arthur et Medraut corruere. Et mortalitas in Britannia. » (*Ibid.* Voy. le *fac-simile* n° III.)

froi Roberts, et successivement dans celles de Richard Thomas, bibliophile, d'Owen Jones, et de William Owen, éditeurs de *l'Archæology of Wales*, qui l'offrirent, en 1806, au collège de Jésus d'Oxford. C'est un petit in-quarto très-nettement écrit, sur vélin, contenant cent quarante-deux feuillets. Il porte, dans le catalogue de M. Henri Coxe, qui vient de le décrire, le n° cxix. J'en ai vu une autre copie, aussi du xiv^e siècle, parmi les manuscrits de sir Robert Vaughan, au château de Rhug.

Son importance est du même genre que les divers ouvrages traduits du latin que j'ai examinés jusqu'ici; comme eux, il peut et doit être mis à profit pour la rédaction du dictionnaire et de la grammaire galloise du moyen âge. La date précise qu'il porte en fait un vrai point de repère.

La pièce capitale du manuscrit est une version galloise littérale de *l'Elucidarium*, attribué à saint Anselme, ouvrage dont j'ai vu, à la bibliothèque Bodléienne, l'original latin et une traduction française très-intéressante de la fin du xiii^e siècle. *L'Élucidaire* gallois a cent vingt-trois feuillets, et commence au fol. 4^o verso. Il traite de doctrines religieuses et morales sous la forme élémentaire du catéchisme et du dialogue.

« Le nom de ce livre, dit le traducteur gallois, est *Lucider*, c'est-à-dire le *Livre de la lumière*, parce qu'il éclaire beaucoup d'obscurités diverses. Les acteurs sont deux personnes, à savoir : un disciple qui interroge et un maître qui répond. » (Fol. 4^o v^o).

Rapprochée du texte latin et de la traduction française, la version galloise offre la preuve de la fidélité du traducteur cambrien, témoin ce jugement piquant sur les chevaliers, les ménestrels et les laboureurs de son temps :

Le disciple : « Que [pensez-vous] des chevaliers et des guerriers ? »

Le maître : « Peu de bien; car c'est de rapines qu'ils vivent, et qu'ils se vêtent. . . . »

Le disciple : « Les ménestrels ont-ils lieu d'espérer ? »

Le maître : « Ils n'en ont aucun; car tous ils servent le diable; c'est d'eux qu'il est dit : « Ils ne connaissent pas Dieu; c'est pour « quoi Dieu les méprise, et Dieu se moquera d'eux, car de qui « se moque, on se moquera. » »

Le disciple : « Que pensez-vous de ceux qui labourent la terre ? »

Le maître : « Une grande partie d'entre eux seront sauvés, car ils mènent une vie simple, et ils nourrissent le peuple de Dieu de

leurs sueurs; et il est dit: « Béni soit celui qui vit du travail de ses
« deux mains ¹. »

Le manuscrit français n° xcix de la bibliothèque Bodléienne,
venant de celle de sir Francis Douce, rend ainsi le même texte:

« Que sens tu des chevaliers ?

— « Petit de bien; car de proie vivent et de roberie se vestent...

— « Ont espérance li juleours ?

— « N'en ont point, car toute lour entencion sont ly diables: de
ceu est il escript: « Il ne cognoissent Dieu pour ce lez ait il en
« despit et s'en gaberait, car li gabaours seront gabbés. »

— « Que dys tu des gaingneours ?

— « Grant partie seront sauf, car simplement vivent, et lou
peuple dame Dieu paissent de lour suour, si, comme dit David:
« Bien eurez sont qui vivent de la labour de lour main » (fol. 59 et 60).

On voit que la concordance est parfaite, et que la version gal-
loise est un témoin aussi fidèle de la langue des Cambriens, en
1346, que la version française peut l'être de notre langue à pa-
reille époque.

Au fol. 123° du même manuscrit, je trouve un autre texte
qui a aussi son prix: c'est l'Oraison Dominicale en latin accom-
pagnée de gloses et de commentaires gallois, d'après la méthode
de Hughes de Saint-Victor, de Paris, remarque le commentateur:

« Pater noster qui es in celis: *sef yu payll hynny*, (le sens de ces
paroles est) *yn tat ni yr hunn ysyd yn y nesoed*.

« Sanctificetur nomen tuum, c'est-à-dire *Kadarnahaer dy enu ti*.

« Adveniat regnum tuum, c'est-à-dire *doet dy teyrnas ti*, » etc.

Enfin, le *Livre de Landevi-brevi* contient, sous le titre de *Saluta-
tion de l'ange Gabriel à Marie*, une traduction littérale d'une partie
du premier chapitre de l'Évangile de saint Luc (fol. 132).

¹ *Y disgybil*: Beth am y marchogyon a'r kedeyrnn?

Y meistyr: Ychydic o da; kannys o dreis yd ymborthant ac yd ymwiscant....

Y disgybil: Pa obeith yssyd yr gler?

Y meistyr: Nyt oes yr un; kannys oe holl ynni ymaent y gwassanaethu y diaul:
am y rei hynny y diuedir: nyt adnabuant uy Duu; ac urth hynny Duu ae tre-
mygaud, a Duu a watuar amdanad unt, kanys a watuaro ef a wetuerir.

Y disgybil: Beth am lavuruyr y dayar?

Y meistyr: Ran vaur onadunt a iacheir, kannys buched ottau wnant yn vul,
a porthi pobyl Duu oc eu chuys, megys y dyuedir: guynn vuyt a vuytao o lavur
y duylau.

Il y a quelque raison de croire qu'elle est l'œuvre d'un écrivain gallois de mérite nommé Davydd Du, de Hiraddug, qui fleurit de 1310 à 1360; et la version de l'*Elucidarium* pourrait aussi lui être attribuée. L'évangile de l'Annonciation se rencontre dans sa traduction de l'Office de la sainte Vierge; seulement, comme la copie qui nous est parvenue de cet Office ne date que de 1537, elle ne nous offre pas un texte de la même pureté que celui du *Livre de Landevi*. Toutefois il est loin de nous être inutile, tout rajeuni qu'il est; car s'il ne représente plus la langue du xiv^e siècle, il représente celle de la fin du xv^e, et est un document intéressant pour cette époque.

J'en dis autant des psaumes et des hymnes que Davydd Du a mis en gallois, et qui sont le psaume 8^e du roi David: *Domine, Dominus noster*.

Le 18^e: *Cæli enarrant gloriam Dei*.

Le 23^e: *Domini est terra,*

Le 62^e: *Deus meus, ad te de luce vigilo.*

Le 66^e: *Deus misereatur nostri.*

Le 92^e: *Dominus regnavit, decorem indutus est.*

Le 94^e: *Venite exultemus Domino.*

Le 99^e: *Jubilate Deo, omnis terra.*

Les 109^e, 111^e, 119^e, 120^e, 121^e, 122^e, 123^e, 124^e, 125^e, 126^e, 127^e, 128^e, 129^e, 131^e, 132^e, 133^e, 146^e, 147^e, 148^e, 149^e, 150^e; le cantique des trois enfants dans la fournaise, celui de Zacharie, celui de la sainte Vierge, celui de Siméon; le *Te Deum*; les hymnes: *Quem terra, pontus sidera. O gloriosa Domina. Memento, salutis auctor. Ave, maris stella, etc.*

La plupart de ces morceaux sont heureusement rendus, et tous avec une exactitude qui en rehausse la valeur pour les philologues; ils sauront gré aux éditeurs du *Myvyrian* d'avoir bravé des préjugés puérils pour les publier (t. I, p. 559): espérons que le *Livre de Landevi-brevi* le sera également bientôt.

7^e LES MYSTÈRES CORNIQUES.

Je n'en dirai qu'un mot, car il est temps de finir.

La bibliothèque Bodléienne en contient un volume petit in-fol. manuscrit sur vélin, dont la copie paraît dater de 1450, selon M. Henri Coxe et M. John Earle, à l'amitié précieuse desquels j'en dois un *fac-simile*.

Il porte, dans le catalogue des manuscrits d'Angleterre et d'Irlande, fait à Oxford en 1697, le n° 2639; voici les pièces qu'il renferme :

1° Un *ordinal* ou mystère, tiré de la sainte Écriture, intitulé *De Origine mundi*, commençant par ces vers d'un monologue de Dieu le Père :

« Le Père du Ciel est mon nom; créateur de toute chose créée, je suis un et trois en vérité, Père et Fils et Esprit: or aujourd'hui je désire que, par l'effet de ma volonté, le monde commence: je parle! que le ciel et la terre soient formés de mon souffle!¹. » (Du fol. 1 au fol. 26.)

2° Un mystère intitulé *Passio Domini nostri Jesu Christi*: les premiers mots sont: *Je vous le dis, ô mes disciples*². (Fol. 26 et suivants.)

3° Un autre drame religieux sur la *Résurrection*. (Du fol. 55 au fol. 75.)

Ce manuscrit fut donné à la bibliothèque Bodléienne, en 1615, par un gentilhomme du comté de Wigorn, nommé Jacques Button.

Les deux dernières pièces ont été imprimées, avec une traduction anglaise, d'abord par John Keigwin, Cornouaillais instruit, en 1682; puis par Davies Gilbert, en 1826, sous le titre de *Mount Calvary, or history of the passion, death and resurrection of our lord and saviour J. C.* Mais le nouvel éditeur n'a pas corrigé, comme

¹ Hic incipit *Ordinale de origine mundi*.

Deus Pater.

En Tas an ef ym gylwyr,
Formyer pup tra a vyt gwrys,
Onan ha try on yn gwyr
En Tas h'an Map h'an Spyrys:
Ha hethyu me a thesyr
Dre ow grath dalleth an beys:
Y lavaraf! nef ha tyr
Bethens formyys orth ow brys!
(Voy. le *fac-simile* n° XIII.)

² Tby ugh lavara, ow dyskyblion.

il l'eût pu d'après notre manuscrit, les fautes d'impression sans nombre de la première édition, et toutes deux sont presque encore plus nuisibles qu'utiles à la science.

Heureusement qu'elles ne tarderont pas à être collationnées et soigneusement revues sur l'original par un orientaliste distingué, que les amis des langues celtiques sont heureux de voir prendre place dans leurs rangs, M. Edwyn Norris, membre de la Société asiatique. Il doit même faire imprimer le manuscrit entier, avec une traduction anglaise et des notes. Sa rare sagacité philologique nous est un sûr garant de la bonne exécution d'un travail impatientement attendu. Ceux qui parlent encore le dialecte cornouaillais, et ce n'est plus qu'une portion des Bretons de France, y trouveront les derniers chants de leurs compatriotes d'outre-mer, et ne les liront pas sans le sentiment de mélancolie qui s'attache aux adieux d'un frère mourant; ceux pour lesquels la linguistique est une science d'observation y apprendront comment les langues finissent.

Déclinant, depuis longtemps déjà, à la fin du xvi^e siècle, selon le témoignage d'un contemporain; réduite, au xvii^e, à quelques cantons de l'ouest de l'Angleterre; au xviii^e, à cinq ou six villages, la langue de Cornouailles s'est éteinte presque de nos jours avec une femme âgée de cent ans.

Et aujourd'hui, chose assez remarquable, le savant philologue que j'ai nommé plus haut, ne rencontrant personne aux lieux où elle était parlée, pour la lui apprendre et pour le mettre à même de traduire les drames qu'il va publier, s'est adressé aux Bretons du continent. Dans une lettre à M. Garcin de Tassy, membre de l'Institut, son ami et digne confrère, il lui demandait quelques anciens Mystères du genre et sur les sujets qu'il traite qui sont populaires chez les Cornouaillais d'Armorique, lui disant, avec un souvenir reconnaissant pour le meilleur des grammairiens armoricains : « C'est dans la grammaire de le Gonidec que j'ai puisé ma connaissance du cornique. »

Ainsi les idiomes celtiques se prêtent mutuellement secours; la langue vivante n'est pas inutile à la langue morte; la disparition de l'une ne peut entraver l'étude de l'autre, et le philologue est satisfait de pouvoir dire : *Uno avulso non deficit alter.*

CONCLUSION.

Cette notice des manuscrits conservés en Angleterre, où l'on peut le mieux étudier la langue des anciens Bretons, doit naturellement s'arrêter au moment de la découverte l'imprimerie. Si la presse fut un peu lente à en multiplier les copies, et pas toujours fidèle, comme on en a eu la preuve, elle réparera ses lenteurs et ses inexactitudes.

Un choix intelligent fait parmi les textes en vers et en prose que je viens de passer en revue, pris dans les manuscrits estimables que j'ai cités, et rangés par ordre de date, inaugurerait bien l'ère qui s'ouvre à la philologie celtique.

On y trouverait, pour les vi^e et vii^e siècles, les poèmes en vieille langue bretonne conservés dans le *Javencus* ;

Pour le viii^e et la première moitié du ix^e, les textes d'Euty chius et d'Ovide, avec les gloses qui les accompagnent ;

Pour la seconde partie du ix^e siècle, les actes de donation pieuse à la principale église de la Cambrie méridionale ;

Pour le x^e et le xi^e, le lexique de cette époque ;

Pour le xii^e, le dictionnaire breton-cornique, le code des lois galloises, tout un recueil de poésies ;

Pour le xiii^e, les anciennes chroniques historiques ou fabuleuses des Bretons, auxquelles les textes latins correspondants donnent tant de prix ;

Pour le xiv^e siècle, les romans de chevalerie et les versions d'ouvrages pieux ou moraux en vogue à la même époque, si précieux comme lexiques ;

Enfin, pour le xv^e siècle, la traduction littérale en vers gallois des psaumes et des hymnes de l'Office de la sainte Vierge, et les drames corniques tirés des livres saints, sans parler d'autres poèmes de différents temps du moyen âge, ayant des dates certaines et provenant, autant que possible, de copies contemporaines des auteurs, le tout accompagné de *fac-simile* propres à faire justifier par la science paléographique les résultats de la philologie.

Dans une telle publication les mots et les phrases de la langue, à des époques bien déterminées, se montreraient sous leur vrai jour. Enfermés le plus souvent dans le cadre heureusement inflexible de la mesure et de la rime, ils s'éclaireraient les uns les autres, éclairés fréquemment eux-mêmes par des traductions d'une antiquité respectable, et ne laissant aucun prétexte aux interprétations arbitraires.

Les lexicographes et les grammairiens auraient là une masse considérable d'exemples variés et choisis, plus à l'épreuve de la critique que les matériaux incomplets, mêlés ou même falsifiés, qu'on s'est un peu hâté d'employer en ces derniers temps; et ils assoiraient enfin sur des bases tout à fait solides les études celtiques.

Annales Cambrenses, terminées en 945, copie du X^e siècle.

(British Museum n° 3859, fol. 190.)

an. lxx.

an.

an. Bellū badonut inq^o
 arthur portavit cruce
 dñi nri ihu xpi. trib;
 dieb; & trib; noctib;
 in humeros suos &
 britones victores fuer.

an.

an.

an.

an.

an. Sct colucille nasc.
 Quiescēt brigide.

an.

an.

an. lxxx.

an.

an.

an.

an.

an.

an.

an.

an.

an.

an.

an. xc.

an.

an. Guenth cā lan^o inq^o
 arthur a me draut
 cornuef. & mortalitat

N° IV.

Vocabulaire latin breton, copie de la fin du X^e siècle ou du commencement du XI^e.
(Biblioth. Bodléienne, n° 572, fol. 42, v°)

Securis ^{1. unclimm} *babell* ^{1. laubael} ^{1. ochcol} ^{1. dinata} *lignissus* *secularia* *capsus* *pipinnis*
^{1. neclim} ^{1. cop} ^{1. rascel} ^{1. cemecid} ^{1. tarocel} ^{1. forcabrium}
ascia *fosayru* *sartu* *lapidaria* *scapa* *trostrum* *fo*
^{1. sub} ^{1. rump} ^{1. epill} ^{1. zebel}
ratoriu *omppen* *ungulu* *rostru* *clauu* *dolabra*
^{1. mas} ^{1. enim} ^{1. ord} ^{1. morchol} ^{1. louh}
metallum *teloum* *incudo* *malleus* *seta* *rosayrum*
^{1. cymen} ^{1. ferr} ^{1. cuber} ^{1. sub} ^{1. ara}
baxus *ferum* *uosc* *clau* *culgu* *uomey* *araxrum*
^{1. ocer} ^{1. nou} ^{1. cilum} ^{1. redil} ^{1. ger} ^{1. chur} ^{1. sumpl} ^{1. cuttel} ^{1. cutegu}
rattor *ingü* *buris* *fupa* *ure* *fanulus* *drannu* *cellaell*
^{1. ebron} ^{1. gullahim} ^{1. erac} ^{1. gratell} ^{1. lam} ^{1. noaad}
nouacula *forceps* *gepuo* *zraucula* *sartago* *acul*

N° V.

Anciennes poésies, copiées au commencement du XII^e siècle, (vers l'an 1104).
(Livre noir de Caermarthen, fol. 3.)

Olym.

Seith tan. Vuelin. Seith kad
 kyuerbin. Seithued kinve
 lin ypop kuhuan. **Galiessin.**
 Seith gwaes gaw anon. Seith
 loneid axon. O gwaed kinre
 uon ychylanuan.

N° VI.

Anciennes poésies, copie du milieu du XII^e siècle.
(Livre noir de Caermarthen, fol. 41.)

Po dyuarch du dy capan. du dy
pen du di human. iadu aetys
eolan. Wi iscolan yseolheic yr
cawin ypnill usod die. gnae. ny baut a
gaut guleche.

N° VII.

Poèmes du barde Lywarch-hen, copie de la 2^e moitié du XII^e siècle.
(Livre noir de Caermarthen, fol. 36.)

Rae gereint gelu kyttur. ygneleise
march can cimeut. Agvedy gaur garv ahlut
Rae gereint gelu dihad. yneleise mencheams
uokad Agnyeh gaur garv pyllad.

Même manuscrit, fol. 37.

Ban aned gereint set agored pirtch ner

N° VIII.

Poèmes du Barde Aneurin, copie du XIII^e siècle.
(Tirée de la Bibliothèque du Rev. Thomas Price.)

A rhye anskymull ang **E** man edechren gorthan.
kyman dull: twryf en agwed. erac **tut mldh.**
meurwed. erac mansrwed. erac marfied. pa
yshyeru gwern e am gangyrn. e am gangled.

N° IX.

Autre copie des Poèmes de Lywarch-Hen, faite au XIV^e siècle.
(Livre rouge d'Oxford.)

D auet anet gereuit oed ag wet pyrth net:
rudei grūt aarchet. pryt mirein ^{uet} pdein dgu
molet pabh y rud ereint. arglōyd malaf inneu
ereuit. Rac gereuit glynudhat. gbeleisy
veirech kynarud oyat: agvedy garz garhblyllat.

N° X.

Poèmes du Barde Taliésin, copie du XIV^e siècle.
(Livre rouge d'Oxford, col. 1053.)

D z yb gvael gbelet, kymoryf kymurvet.
brathen abrythuet. brithlyz argerdet.
Acordabt golet. acardhy dymghet. ac yzoub dylle
et. ydykkan gollet. mab ny wat anet. mabmed
dymghet. anghenabd agecet. anghewzi gylbet.
lloegyzasys aedybet. och rac anghyffret. hyt
ympenn yserthuet. orkalan kalet. gbir ydab
gbavet. dzyz dya dauunet. gbymryngbarthaet.

Chronique des Rois bretons, copie du XIII^e siècle.
(Musée Britann. Cléop. B. C. A.)

Arghwyd hep hi peth aivnallwra am mab i
 yri y Gaffira. hynnyssu hep ef y waet ar du
 tyz ac ac kalch: y gessaw gan y gweith sseuyll.
 Och arglwyd hep hi llad di vi: ac na lad vy
 mab. Pabain arglwyd hep y mab palath a
 wna ym gwaet i piri yz gweith ssevill nwy-
 no gwaet arall. Vyn deudre pif veird hep y
 brenhyn adywedant na ssaer y gweith byth
 ym gessit gwaet mab hep dit y gynnysu ar
 dwsy ac ar kalch. Arghyd hep y mab gad ydunt

N° XII.

Chronique des Rois bretons, copie du XIV^e siècle.
(Livre rouge d'Oxford.)

Breuhined y laelon y ihi lma malweson
 ac y heuri hontedba. yzrei hynny w
 archaf i deizi. Breuhined y brytanpet
 kanyt ptyb gautant y llytyz bryton
 honn. yz hōm a ynchoeles Gollter
 archDiagon ryt ychen obrytanec yz
 kynwaer. yz hōm yssyd gpmulledic
 yn drit oc eu hyspaweu by yn enry
 ded yz rac dylhededig yon tyz ystio gyon
 hynny. Ar ystred honn y yz y doreis in
 hen y ynchoelut ef **YR** **U** **D** **A**

N° XIII.

Mystères Corniques, copie du XV^e siècle.
Biblioth. Bodléienne n° 263g, fol. 1.

Hic incipit Ordmale De Origine mundi.

De p^rz
 En las anef ym gylebyr. fornyoy pny t a ady y s d y p^rz
 Quau hat y on ym g byr. en las gan map gan spnyo
 ha hethy b me a thesy. Ho os gyath dallety an bery
 y lanayaf nef ha tyr. betheno fornyoy ozty ob gpyo z

